

Ma si belle et forte amitié avec Pat aura débuté par une fâcherie, forcément, en raison d'un papier que j'avais rendu

en retard alors qu'il dirigeait le "Cahier Samedi" du Nouvel Economiste. Les brouilles avec Patrick, c'était

du grand classique. Car comme il me disait parfois, "c'est vrai que nous sommes tous les deux un peu

caractériels". Sans doute, mais aujourd'hui, c'est toi Pat, qui as raccroché le premier, et définitivement.

C'est toi qui nous laisses seuls et désemparés désormais sans le réconfort de tes enthousiasmes et de tes indignations.

Dans l'ordre de l'amitié dont cet ancien élève des maristes était le grand prêtre, personne n'avait droit

à l'erreur Il fallait toujours se méfier, quand on recevait un message, généralement bref, de Patrick.

Il y avait toujours le risque, si on n'y répondait pas, d'être pris en flagrant délit de désertion, voir de haute trahison.

Sa généreuse amitié - notre présence à tous aujourd'hui dans cette église autour de Anne et de Gabrielle en témoigne- était sans concession, d'un bloc, une sorte d'ouragan affectif. D'u mot, tout était dit, la pudeur comme l'exigence: "Vieux!", "Ami!", "Et alors?". Début mars à l'hôpital de la La Salpêtrière et alors qu'il ne parlait plus qu'à peine, Pat restait toujours à l'écoute de ses amis. Et il

m'accueillit, de retour d'un reportage en Tunisie, par un magnifique: "Raconte".

Fils de deux enseignants en philosophie, amoureux des Mots, ceux de Sartre comme ceux de Ferrat,

petit fils d'un imprimeur, Pat créa son premier journal à l'âge de douze ans. Le journalisme fut pour lui une évidence, tant au "Progrès" à Lyon où il débuta qu'à Paris, au "Matin", à "Télé Cables" ou encore à

"Stratégies". A chacune de ces étapes, Patrick montra, avec un temps d'avance toujours, une insatiable

curiosité pour les bouleversements technologiques dans le monde médaitique. Sans parler de sa faiblesse coupable

pour les gadgets de la modernité.

Mais c'est au Nouvel Economiste qu'Henri Nijdam, esprit libre et ouvert, lui donna vraiment

l'occasion de créer son espace à lui. "Les pages hebdomadaires du "Cahier Samedi", qu'il anima, furent éclectiques

et brillantes, ciselées. A son image. Là, Pat se révélera un formidable découvreur de talents.

Combien

de bébés Fiol ont profité de sa confiance instinctive, de sa relecture sourcilleuse et de son intransigeance face aux pressions, d'où qu'elle viennent. Combien ont subi aussi parfois ses foudres

et ses colères, toujours imprévisibles, comme le jour où il censura un papier d'un pigiste sur Robert Hue: "On n'attaque pas un communiste dans un journal patronal".

Dieu sait combien Pat, surnommé par certains "Vitrifiol", pouvait être féroce. "Loir et Cher", c'est ainsi qu'il

avait qualifié, lui qui aimait tant les surnoms, un confrère au Matin qu'il jugeait paresseux et à ses yeux, trop

payé. Mais Pat restera d'abord comme un vrai pro, un grand amoureux de la presse. "A la", "A la", "A la santé

du confrère" qui nous régale aujourd'hui était son cri de ralliement.

Viscéralement, Patrick était un homme de gauche. S'il était encore là, Pat m'aurait interrompu pour me

dire: "Pas de gauche, mais de la vraie gauche". C'est vrai, Pat, tu étais un homme de la vraie gauche, ces valeurs

là n'étaient pas négociables. Ton admiration pour François Mitterrand n'était pas feinte. Nous avons, hier après midi,

retrouvé de dossiers où Patrick avait minutieusement archivé les unes de magazines sur l'ancien Président

de la République, dont une du Nouvel Economiste, où était inscrite cette citation de Mitterrand: "Dans les

cimetières, résident pas seulement les poussières des hommes mais aussi de leurs rêves".

Pat longtemps rêva sa vie. Et il eut certainement le sentiment en rejoignant le Nouvel Observateur, qu'il lisait depuis

toujours et sa famille aussi, de réaliser un rêve d'enfance et de se trouver en accord avec des valeurs de progrès

auxquelles il croyait. Qu'il soit rendu hommage à Claude Perdriel qui permit à Patrick de donner sa mesure enfin

au sein de son équipe. Et que soit remercié le patron de la rédaction, Denis Olivennes, qui lui a toujours maintenu

une infinie confiance, quels qu'aient pu être les bras de fer qui les opposèrent, Patrick défendant toujours, et pas

forcément de façon très diplomatique, sa vision d'une presse restée indépendante.

Le site internet de lObs fut vraiment sa plus belle aventure. Sa boulimie pour l'info, son exigence du travail bien fait,

ses horaires matinaux firent merveille. Et tant pis pour ceux qui dans l'équipe n'avaient pas lu toute la presse

dès cinq heures du matin. Dans le monde d'un Fiol, obsessionnel de la ponctualité, gare aux retardataires.

Du retard pourtant, il a bien failli en avoir, s'il n'avait pas, à 48 ans un 14 février 1998, jour de la Saint Valentin,

déclaré son amour à Anne. On vit ce célibataire endurci se métamorphoser en un jeune amoureux. Cette ferveur

que Pat avait mis dans une avidité professionnelle et des amitiés passionnelles, il sut l'appivoiser et la mettre

en musique pour que vive une grande histoire d'amour apaisée.

Avec la naissance de Gabrielle, dite Gabou, nous avons découvert un Pat capable d'une douceur et d'une

tendresse que nous ne lui avons pas toujours connu. "Ma boubou", "Ma boubou": avec ces deux mots, Pat

goutait enfin à ces instants de bonheur qui sont un avant gout d'éternité. Merci à Anne et Gabrielle de nous

avoir révélés que notre Pat était aussi porteur d'un rêve de vie.

Dans l'épreuve que fut la maladie depuis Mai 2005, Pat fut d'une extraordinaire humanité et d'une totale pudeur,

d'une très grande lucidité aussi, cette lucidité dont le poète René Char disait qu'elle était "la blessure la plus

rapprochée du soleil". la vendredi avant qu'il ne parte, un Pat épuisé a voulu une dernière fois se lever et

accompagne dans les couloirs de la clinique sa chère maman venue de Lyon pour goûter, avec elle et Anne,

ces instants là encore.

La maladie avait peu marqué son visage, éclairé par un sourire d'une infinie douceur, d'une infinie tendresse, ultime élégance de notre ami Pat.